—Là! là! ma petite école, avec un grand jardin, tout autour, une grosse haie pleine d'épines qui fleurissait.... du lierre qui grimpait.... une vigne avec un raisin blanc que les enfants me grappillaient, les petits diables.... Là, des gens qui m'aimaient.... comme leur père.... car j'avais fini par être un des plus vieux.... et qui m'invitaient à tous les mariages, à tous les baptêmes..... et aux soirées d'hiver.... Là! là! mon âme est restée là.... Tiens! regarde bien, Robert, la vois-tu, mon âme.... qui flotte au-dessus du clocher.... On l'a chassée.... *Ils* n'ont plus voulu d'elle.... Elle est restée.... Elle veille sur les petite enfants, comme autrefois.... Quand ils dorment, elle leur fait voir les visions du pays dont ils ne sont plus.... Elle berce leur sommeil avec des images qui leur donnent des regrets..... Là! là! tu vois bien, Robert, c'est mon âme.... tu la reconnais?

—Oui, père, c'est votre âme.... si belle, si si bonne.... Je la reconnais.

—L'Alsace! c'était l'Alsace!

Et le vieux se tut, le regard fixé sur les lointaines bleuâtres.

—Père, si nous rentrions?....

—Oh! non, mon enfant nous je suis heureux.... et depuis vingt ans, depuis qu'ils m'ont chassé, c'est à toi que j'aural dû mes rares joies.... Sois béni, enfant, sois béni pour cela!....

Il reprit sa contemplation muette.

Son bras, de temps en temps, se levait, faisait du geste circulaire comme pour indiquer quelque chose qu'il reconnaissait.

Et se parlant à lui-même, alors, il répétait:

Mon âme est là.... Mon âme qui est là qui veille sur eux!....

Puis il s'absorba entièrement et le bras resta immobile....

Robert était à genoux, derrière lui, le cœur si gonflé qu'il retenait avec peine ses sanglots. Et il ressentait l'influence mystérieuse de ce qu'il venait d'entendre. C'était vrai. L'âme douce et simple du vieillard planait sur cette campagne. Robert croyait la voir, veillant sur des destinées qu'il ne voyait pas.

Hans Schiller eut comme une plainte. Robert pencha la tête.

—Comme tout s'assombrit!.... Comme tout devient noir!! fit le vieux.

Et le soleil brillait!!!....

Il ne dit plus rien. De longues minutes s'écoulèrent. Robert ne retenait plus ses larmes. A genoux, les mains jointes, il semblait prier.

Comme le silence se prolongeait, il s'inquiéta.

—Père! Père! je vous en supplie, prenez mon bras.... rentrons!....

Le vieillard resta immobile, les yeux fixés sur les champs et les prairies.

—Père! Père! Vous ne m'entendez pas?

Et tendrement, il lui appuya la main sur l'épaule.

Alors, le buste fléchit et le vieillard doucement tomba.

Il était mort....

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

LE GRAND-PÈRE.

I

Les hôtes de Fontenailles allaient bientôt se disperser. Déjà le général de Trélon-Fontaines, que ses devoirs appelaient à Paris, ne faisait plus de longues rares et courtes apparitions. Son ouvrage était terminé. Il devait paraître à la fin de novembre. Toute l'armée, l'Europe entière l'attendait avec une impatience extraordinaire, et bien que rien n'en eût transpiré, les journaux, sous prétexte de révélations, s'en occupaient déjà.

Le congé d'Armand touchait à sa fin. Du reste, sa santé que le climat de Tonkin avait si fortement ébranlée, était complètement remise. De nouveau, il se sentait prêt au travail, à l'étude, prêt à accomplir son devoir.

Et c'était avec ardeur qu'il se remettait au travail, car il était malheureux et il voulait chercher l'oubli.

Après la triste révélation que lui avait faite Magda il avait été comme fou pendant quelques jours.

C'est qu'il l'aimait vraiment, follement.

Cette étrange beauté, mystérieuse et attirante de la jeune Slave avait produit une ineffaçable impression sur son esprit.

Courageux, énergique, il s'était dit, après avoir reçu la cruelle blessure:

—Bien! Je n'y penserai plus!

Il faisait tout pour cela pendant le jour, mais la nuit Magda semblait se venger de cette infidélité et son image peuplait les rêves de l'Ardennais.

Il se levait le matin, troublé, et il avait envie de courir à l'Epinière, de revoir Magda, de la prendre, de l'emporter, de la couvrir de caresses.

Il l'aimait, malgré tout: voilà bien ce qu'il fut obligé de s'avouer. Etait-ce sa faute, à Magda, si elle était née de parents indigues, elle dont l'admirable beauté, dont l'élégance naturelle, dont le charme infini faisaient croire à quelque princesse mystérieuse de quelque conte de fée, déchue de son trône et se cachant dans une retraite, simplement vêtue, silencieuse?

Mais justement parce qu'il aimait de tout son cœur, il se disait:

—A quoi peut aboutir un pareil amour?

Il se disait cela et s'y abandonnait, sans forces, vaincu.

Et après avoir longtemps réfléchi, on le revit errant par la campagne, les champs et les bois qui entouraient l'Epinière.

On le revit au château où il avait été d'abord, depuis sa dernière scène avec Magda.

Et Magda, le cœur battant bien fort, des larmes obscurcissant ses yeux, Magda, qui comprit tout de suite que cet homme aimait trop et se trouvait faible devant son amour, Magda fut la première qui l'aperçut.

Il venait vers elle, sans la voir, marchant la tête basse.

Elle aurait pu fuir, se cacher, ainsi que bien des fois elle l'avait fait, jadis alors qu'elle voulait désespérer Armand.

Mais depuis trop longtemps elle aussi luttait contre son amour. Elle n'avait rien à se reprocher. Les avertissements n'avaient pas manqué à l'officier.... Les sous-entendus mystérieux auraient dû le mettre en éveil..... Que de fois elle l'avait ainsi découragé, le renvoyant attristé jusqu'aux larmes.

Et puis, malgré tout, il revenait, puisqu'il l'aimait, Magda, fille de forçate, fille d'assassiné, fille de voleur, est-ce que ce n'était pas le ciel qui s'entr'ouvrait pour lui montrer un peu de bonheur, un peu de joie si douce, des tressaillements.... une âme loyale et droite où elle pourrait son âme consolante!....

Elle ne l'évita point. Elle ne se cacha pas. Elle l'attendit.

Et tout à coup, dans le sentier au-dessus duquel les arbres, frappés par l'hiver, étendaient leurs grands bras dépouillés, Armand, relevant la tête, la trouva devant lui.

Il tendit les mains, sans un mot, comme pour l'implorer, comme pour la supplier de ne pas fuir.

Mais elle n'y pensait guère.

Son regard trahissait clairement sa trist ame et son bon amour.

—Magda! dit-il, je voulais ne plus revenir, je ne l'ai pu.... Je vous aime!.... je vous aime malgré tout....

Elle répondit d'une voix altérée:

—Et moi, je voulais ne plus vous revoir et j'en ai beaucoup souffert.... Je vous aime et vous m'aimez.... c'est un grand malheur.....

—Une joie immense, Magda!

—Une folie!

—C'est la vie pour moi, la vie insoucieuse, la vie bénie....

Elle murmura, toujours mystérieuse:

—Plaise à Dieu que ce ne soit pas la cause de bien des catastrophes!

Ils passèrent la matinée ensemble, à se promener au hasard des sentiers qui traversaient les bois.

Peu à peu, cependant, sous l'influence des ardentes protestations du jeune homme, Magda perdait sa réserve: ses pressentiments s'éloignaient; elle essayait de les oublier; elle se grisait de cet amour.

Ils se revirent ainsi tous les matins, passant parfois des heures ensemble, lorsque Magda le pouvait, ou seulement quelques minutes lorsque Mme de Winter avait besoin d'elle.

Puis, un jour, on parla de départ.

—A Paris, je vous reverrai! dit Armand.

—Oui, sans doute, si votre famille consentane à Paris les relations commencées à la campagne.....

—Peut-être ces relations vont-elles devenir plus droites.....

Magda tressaillit. Un sombre nuage passa sur son front, voila ses yeux, à ce seul mot.

—Aimi, interrogea-t-elle, cela est vrai? Votre cœur?.....

Elle n'osait même achever sa pensée.

—Je crois que ma cœur aime Karl de Winter.... Je le lui ai demandé!.. Elle me s'est pas défendue.... Et je ne vois rien qui puisse s'opposer à ce mariage.... J'en suis heureux pour ma part, puisqu'il me rapproche de vous, ma chère Magda.

Elle eut une sorte de geste de colère et, comme dans une contraction de rage impuissante elle se tordit les mains. On eût dit que ces mains, en ce geste étrange, étaient enchaînées, ainsi que l'était son esprit et qu'elle faisait un effort pour briser ces chaînes.

Mais elle se tut. Ses yeux lançaient des flammes.

II

Le commandant Lavidry, habitué maintenant aux promenades régulières qu'il avait faites pendant la belle saison, restait souvent seul du pavillon de Fontenailles.

Bien que le bandeau qui l'aveuglait fût toujours sur ses yeux, il marchait droit, appuyé sur son deux cannes; parfois seulement, pour ne point s'égarer ou se heurter à des arbustes, il tâtait du bout de son bâton le rebord de la pelouse, et c'était tout! Il n'avait pas besoin d'autres renseignements.

Il ne pouvait aller bien loin, du reste, même lorsqu'il marchait, appuyé au bras de Robert ou de Marthe.

Ses jambes, meurtries dans l'incendie de la paillotte, au Fort de la Mort, ne le portaient qu'avec peine.

Elles étaient si faibles qu'elles chancelaient à chaque pas, tremblaient, prêtes à se dérober.

Il prévoyait, hélas! le moment où il serait obligé de rester dans son fauteuil, impotent, paralysé.

Mais il ne se plaignait pas.

Il avait mis toute sa vie dans ceux qui étaient autour de lui; il existait par eux; s'ils étaient venus à lui manquer, ceux qu'il avait si miraculeusement retrouvés, il n'aurait pu supporter la solitude, il serait mort.

Le lendemain du jour où Marthe et Robert étaient revenus de Bazeilles, dans la matinée, le commandant prit ses deux cannes, descendit à tâtons l'escalier et ouvrit la porte du pavillon.

Le soleil brillait, doux, en matin-là, comme en une journée de printemps; le vieillard sentit les chaudes rayons descendre sur sa tête et ses épaules comme une caresse.

Robert et Marthe n'étaient pas encore sortis de leurs chambres.

Robert dormait. Marthe venait de s'éveiller et elle se levait, car Lavidry, au-dessous de lui, l'entendait aller et venir.

—Inutile de les attendre, murmura-t-il, je me promènerai seul.

Et il descendit les quelques marches du perron.

Doucement, à pas lents, avec prudence, il s'en partit.

Après avoir traversé la cour, il longe les pelouses, les massifs dépouillés de leurs fleurs et il arrive au parc où il s'engage.

Il sait que le long de la grande avenue sablée qu'il suit péniblement, il y a des bancs de place en place.

Comme il ne pourrait faire tout d'une traite la promenade de l'avenue, il s'y repose.

Puis il repart, quand ses pauvres jambes ont repris de la vigueur.

A travers les arbres, le soleil arrive jusqu'à lui. Parfois, il y a des coins balgnés de lumière et il s'y arrête.

Vers le milieu de l'avenue, bordant celle-ci, est un kiosque chinois où pendant l'été Espérance venait travailler souvent.

Lavidry a calculé ses pas.

Il sait que le kiosque doit être tout près. Et son bâton le lui indique tout à coup. Il y entre, parce qu'il se sent fatigué plus encore. Il va s'asseoir là, un canapé sur lequel il s'étend, tout près d'une fenêtre qu'il ouvre et par laquelle le suivent les chaude rayons du soleil, ami des vieillards.

Il ne s'endort pas. Il s'assoupit, en une quiétude reposante.

Cependant, de minutes, les heures même s'enfuient.

Il ne s'en rend pas compte.

Ce sommeil, pourtant, est si léger que le moindre bruit lui fait ouvrir les yeux. C'est tantôt un pinson ou une mésange qui vient, en se posant sur le bord de la fenêtre, guetter son petit cri, ou une bande de corbeaux qui passent au-dessus des cimes, ou quelque écureuil qui ronge une pomme de sapin, assis comme un singe sur une branche. La pomme s'échappe de ses pattes adroites et agiles, tombe dans les feuilles et les brindilles desséchées, et cela suffit pour que l'officier ouvre les yeux.

Tout à coup, un bruit plus régulier se fait entendre.

Ce sont des pas sur le sable fin de l'avenue. Des pas qui viennent du château. Pas un impoite à Lavidry. Il reste les yeux.

Mais presque aussitôt, venant aussi de Fontenailles, des pas précipités et cependant moins lourds, au frottement de jupes.

Le premier, c'est un homme; l'autre qui le suit, ce ne pourrait être, une femme.

Bientôt, du reste, aucun doute chez Lavidry.

Une voix douce et pourtant très ferme vient de dire:

—Monsieur!!

C'est la voix de Marthe, dé sa fille....

Et l'on s'objecte:

—Un mot, monsieur, je vous prie.....

Il fant que je vous parle.....

Et la voix de l'homme, pelle, une surprise:

—Qu'est-ce donc, madame, et que désirez-vous de moi?

Lavidry la reconnaît, cette voix, celle de Guillaume de Winter....

Qu'est-ce que Marthe veut lui dire?

Marthe et Winter se sont arrêtés dans l'allée, au-dessous du pavillon où l'officier repose.

Personne ne vient dans ce kiosque depuis l'hiver.

Et Marthe ne s'est pas aperçue que Lavidry avait quitté le château.

Lavidry ne les peut voir.... Ah! s'il le voyait, sa fille!.... Il ne la reconnaîtrait pas!.... Ce n'est plus la douce Marthe qu'il a vue figure, celle qu'il a connue à Bazeilles.... autrefois.... souriante et gaie.....

Elle est pâle, ses yeux brillent, ses lèvres sont toutes blanches. Son visage exprime la colère et la haine.

Et pourtant elle se domine.

Malgré les tumultueux sentiments qui l'envahissent, elle est maîtresse d'elle-même.

Winter reprend:

—Pourquoi me rejoindre ici? Si vous désirez m'entretenir, pourquoi ne l'avoir pas fait hier à l'heure, à Fontenailles, ou ne point venir chez moi?

—J'ignorais votre présence à Fontenailles, ce matin.... lorsque je vous ai aperçu, tout à l'heure.....

—Et vous avez couru pour me rejoindre, et vous êtes essoufflée.... reprenez haleine je vous prie.... Cela présaait donc beaucoup?

Il y avait une ironie dans tous ces mots.

—Oui, dit-elle, cela presse, en effet, car je ne veux pas que vous poussiez plus loin votre infamie....

—Ma! la plus légère émotion, chez Wiuter. Pas le moindre trouble dans les yeux. Pas le moindre frissonnement des lèvres. On eût dit véritablement qu'il était prévenu, qu'il s'attendait, depuis longtemps peut-être, à cette brusque attaque.

Il sourit, avec une politesse exquise.

—Une infamie, madame! Est ce bien le mot que j'ai entendu?

—Je l'ai dit....

—Et de quelle infamie suis-je donc coupable, sans le savoir, assurément.... car il ne peut y avoir là qu'un malentendu....

—Oh! vous ne continuerez pas devant moi votre jeu de perfidie et de mensonges.....

Il dit, plus sèchement, et comme pour couper court:

—Vous êtes une femme.... je suis obligé à des égards..... Cependant, je ne puis me laisser gratuitement insulter.... Vous allez m'expliquer bien clairement, n'est-ce pas? ce que vous me voulez?

—Oui, bien clairement.....

—Vous avez parlé d'une infamie.....

C'est un bien gros mot....

—Pas assez énergique encore pour exprimer ce que vous rêves.

—Et ce que je rêve?

—Vous voulez marier votre fils à Mlle de Trélon-Fontaines.

Il eut un geste de surprise et de compassion.

—Mais ceci n'est plus un secret pour personne, dit-il.... Karl et Espérance s'aiment, s'aiment depuis longtemps déjà.... Le général ne fait aucune opposition à ce mariage, qui, pour ma part, me comble de joie. Si ma fortune est inférieure à celle du général, ma famille vaut la sienne, mon honneur est aussi immaculé que le sien..... Les convenances s'accordent.....dans ce mariage d'amour. Et voilà ce que vous, madame, dont le père est l'ami, presque le frère du général, vous traitez d'infamie!.... Calmez-vous, je vous prie.... Remettez-vous, surtout!!

—Je suis très calme, fit Marthe.

Et en effet, chose étrange, rien en elle, en ce moment, n'indiquait la plus légère émotion. Son cœur ne battait plus. Elle était par la légèle de Winter. Les deux adversaires, dans cette lutte, se valaient.

Elle reprit:

—Il n'y a dans ce mariage aucun amour.... Il n'y a, de votre part comme de la part de votre fils, qu'une basse intrigue.... Ce que vous visez, ce n'est pas seulement la grande fortune de M. de Trélon-Fontaines et la dot princière d'Espérance.... Vous voulez l'abtendre plus haut.... dans son honneur de soldat.... Le général de Trélon-Fontaines sera déshonoré et n'aura plus qu'à se brûler la cervelle lorsqu'on apprendra, car cela se saura bientôt et la révélation en viendra sans doute de vous-même.... lorsqu'il apprendra qu'il a donné sa fille, non point au riche Hollandais nommé Winter, mais à un fourbe, à un intrigant, un traître, dont le vrai nom est William Staubach.....

—Vous êtes folle! fit le colosse, en caressant sa longue barbe.

—Regardez-moi donc et osez le soutenir.... Folle! parce que je me mêle entre vous et vos projets!.... Folle, parce que je les souviens!! Parce que je me souviens qu'en 1870, à Bazeilles, un capitaine bavarois m'a faite veuve par un crime, un crime qu'aucune loi de la guerre n'excuse; que ce capitaine bavarois s'appelait William Staubach et que c'est vous! Vous ne m'avez pas reconnue, sans doute! Me reconnaissez vous, maintenant?....

Certes, il ne l'avait pas oublié, cet épisode de sa vie, et il avait dû, malgré toutes ses aventures, penser souvent à cette femme, à cette mère, qui l'avait implorée jadis au nom de son enfant et qu'il n'avait pas écoutée, dont il avait méprisé les larmes. Non, il ne l'avait pas oublié, ce souvenir, car brusquement évoqué par Marthe, ce la fit pâlir mortellement.

Vingt ans avaient passé sur ce drame. Comment aurait il pu retrouver, en Marthe, la jeune femme si belle et si malheureuse d'autrefois?

Il était si loin de cette révélation qu'il perdait contenance.

Et Marthe, attentive, sur ses gardes, souriait:

—Vous voyez bien que je ne suis pas folle, William Staubach.....

Il sentit qu'il ne pouvait s'il ne répondait pas, s'il ne faisait point face à ce danger. Il affermit sa voix et gravement, avec une sorte de pitié comme on en a pour les enfants et pour les malades:

—Je vous jure que vous vous méprenez, madame.... et vraiment cela me fait beaucoup de peine..... Calmez-vous, je le répète..... Voulez-vous prendre mon bras pour rentrer au château?

—Ah! ah! fit-elle avec un rire nerveux, vous me prenez toujours pour une démente, Staubach!.... Les fous, vous le savez bien, perdent quelquefois leur vie passée.....Et moi, je me souviens.....C'est vous que j'ai vu devant Michel Moreau, à Bazeilles.... C'est vous que j'ai revu, quelques semaines après, alors que je fuyais, dans le village de Vitry, près de Reims.....Tenez, vous venez d'avoir un regard si chargé de haine que vous vous rappelez aussi, à votre tour ...C'est vous que j'ai revu, au bout de vingt ans, sur le pont du *Chandernagor*, à Colombo.....Ah! vous tressaillez encore....Décidément, vous ne vous possédez guère.....Tenez, c'est moi qui aurai pitié de vous.....Je vous préviens charitablement que ce que je viens de vous dire n'est rien à côté de ce que j'ai à vous dire encore.....Fa'tes donc appel à votre sang-froid, vous qui êtes si habile à dissimuler.

—J'ai tort de vous écouter, madame... car cela paraît donner un semblant de sérieux à vos divagations..... Si votre conviction est faite et si vous avez les preuves de ces accusations, ce n'est pas moi qu'il faut venir trouver.... Vous vous trompez d'adresse..... C'est au général de Trélon-Fontaines qu'il faut faire vos confidences.... A vous, je ne puis répondre.... Je considère que vous ne jouissez pas de votre entière liberté d'esprit.... Avec le général, je m'expliquerai s'il m'interroge, et il ne m'interrogera pas!....

—Peut-être, lorsqu'il apprendra, en outre, que William Staubach était auprès de Dé-Than, le chef des rebelles du Tonkin, au moment de la prise de Hé-Thné....

Il eut un rire convulsif.

—Folie! Folie! Comment le général pourrait il vous croire?....

—Il me croira peut-être lorsqu'il apprendra aussi que c'est William Staubach chef des rebelles, traître et espion, et méritant la mort, qui a fait jeter mon père dans une paillotte où il fut calcinéé et à laquelle Staubach donna de mettre le feu.....

Cette fois, Winter s'attendait à l'accusation.

Puis, l'imminence du danger qui le menaçait lui donnait une singulière audace, sans vision très claire des précautions à prendre.

Il resta, quelques secondes, silencieux. Non qu'il parût accablé, au contraire. Il ne cessait de regarder Marthe. Ses yeux avaient perdu leur flamme de haine. Ils étaient très doux.

—Je vous pardonne, madame, de m'accuser ainsi, car je sens que vous êtes très malheureuse, que vous devez souffrir beaucoup.... Oui, je ne puis vous en garder rancune.... Vous accusez de choses atroces, de très grande crimes un homme qui a passé sa vie à faire le bien... dont toute la vie est un grand jour.... dont la famille est connue depuis longtemps dans les possessions hollandaises de l'océan Indien.... Un vieillard, ma chère enfant, qui s'est battu pour votre pays en 1870 et qui deux fois a répandu son sang pour la France.... Avez vous réfléchi?.... Quel trouble dangereux traverse votre esprit?.... Regardez moi, je vous prie.... Cela me fait tant de chagrin que des larmes m'en viennent aux yeux.... J'ai donc l'air d'un criminel, d'un misérable? .... Regardez moi, ma chère enfant,—laissez moi vous donner ce nom,—et osez répéter vos terribles accusations, sous mon regard paternel qui ne s'en étonnera et ne s'en offensera plus.....

Et s'était vrai: Winter avait les yeux pleins de larmes.....

Si Marthe avait eu la plus légère indécision, sortes ce spectacle n'eût fait qu'éloigner tous ses doutes.....

Mais Marthe ne doutait plus.....

—Vous êtes un imposteur et un infâme.....

—Pauvre, pauvre enfant, disait-il, la plaignant.

Tout à coup, avant qu'il ait eu le temps de soupçonner ce qu'elle allait faire, elle lui prend les mains, les retient malgré le vif mouvement de recul de Winter, et, le regard fixé droit dans les yeux du colosse, elle lui jette au visage le couplet des ivrognes entendu il y a vingt ans dans le jardin de la maison blanche, entendu aussi, de nouveau, deux jours auparavant, derrière la haie d'épines à l'ombre de laquelle se dressait la croix de Michel Moreau, ce refrain resté comme un cauchemar dans sa tête, que siffiait Borémia, le charretier voleur, que Trœpner-Oehs chantait à la table du père Mücke:

Trink! Trink! Trink!
Wenn in meiner Tasche
Noch ein Thaler klingt!

Elle a senti dans ses mains tressaillir brusquement, violemment, les mains de Winter. Et la douce expression des yeux a disparu.... faisant place à une rage inouïe.... Elle retrouve enfin ces yeux bleus sans pitié, ces yeux de glace qui ont condamné Michel Moreau à mort, qui ont condamné Lavidry au supplice.....

Un éclair! Oh! c'est bien lui....

Mais il se remet. Déjà tout a disparu. Le visage est redevenu grave.

—Je ne comprends pas, dit il. Quelle est cette chanson?

Et sa voix tremble à peine....

—Cette chanson est celle que vos soldates vives chantaient chez ma grand'mère le soir de Baselles....

Et elle s'écrie, vibrante, exaltée folle d'exaspération:

—C'est celle que tu chantais, misérable, il y a deux jours, toi-même, en faisant parcourir à ton fils le champ de bataille de Sedan.....

Elle s'attendait à un coup de théâtre, à plus de trouble encore.

Mais Guillaume se contenta de sourire doucement.

Et du même ton, avec de la tristesse compatissante:

—Voilà sans doute dont vient tout le mal, d'où sont nés vos soupçons.... Vous avez appris que c'était aux sollicitations de mon fils Karl je suis allé visiter avec lui le champ de bataille de Sedan. Ne croyez pas que ce fût là une source de banale curiosité.... Si une nouvelle guerre éclatait, mon fils serait prêt à faire son devoir d'ami de la France, ainsi que moi je l'ai fait jadis.... Karl, au moment où il va entrer dans la famille du général, était désireux de ne rien ignorer de tout ce qui intéresse celui-ci... afin de pouvoir en causer avec lui.....

Il voulait aussi se rendre compte, par lui-même, des causes de ce grand désastre.... Il connaissait le théâtre des batailles qui se sont livrées sur le Rhin.... Il en a visité, il y a quelques années, les campagnes enseignantes et glorieuses.... Il ne connaissait point Sedan.... Je l'y ai accompagné.... Est-ce que, vraiment, vous allez m'en faire un crime?.....

Il mentait avec une effroyable audace.....

Et il ne cessait de sourire.....

—Oui, vous êtes allé là, était Marthe, je vous ai vu, j'ai vu votre fils.... Vous avez visité la maison blanche.... et vous vous êtes rappelé votre crime.... et vous êtes rappelé votre crime.... et bien, oui, c'est bien que le refrain de vos soldates ivres est revenu à vos lèvres:

Trink! Trink! Trink!

—Vous avez été, en croyant entendre cela, victime d'une hallucination.... Vous faliez appel à des souvenirs douloureux.... Vous évoquiez un passé sans doute terrible.... Le présent, tout à coup, s'est effacé de votre vie.... Vous avez revécu ce passé, ma pauvre enfant, vous avez rêvé....

—Mon fils était près de moi.... Il a entendu comme moi.

—Rêve! vous dis-je.... Rêve....

—Ah! misérable! misérable!

Il avait courbé vers Marthe sa haute taille. Il se redressa. Il n'y eut point de colère sur son visage, à ce mot, mais il laissa échapper un geste d'impatience. Puis il salua légèrement, comme pour s'éloigner.

—Je vous ai écoutée trop longtemps, madame....par égard pour votre état, car il est évident pour moi que vous êtes malade..... Vous devez davantage serait vous faire penser que j'attache quelque importance à vos menaces et quelque crédulité vos accusations..... Cela ne se peut.....Toutefois, il est de mon devoir d'avertir M. de Trélon-Fontaines..... Et je me charge de lui répéter moi-même, à la première occasion, tout ce que vous m'avez dit.....

—Soit!..... Il jugera.....

—Adieu, madame.....

—Au revoir! dit elle menaçante.

Elle le regarda partir, au loin, vers le fond de l'avenue. Il ne semblait plus éprouver aucune émotion. Il marchait tantôt droit. Et même, il alluma un cigare. Il ne se retourna point.

Alors, elle-même, revint à Fontenailles.

Son agitation était extrême.

Aucune hésitation en elle, à la détermination absolue.

Mais elle avait cru que cela lui suffirait de montrer à Winter qu'elle l'avait reconnu pour l'effroyer, pour l'obliger à renoncer à ce mariage, pour le faire fuir, disparaître à tout jamais....

Et c'était ce qu'elle souhaitait!..... afin d'éviter le scandale qui ne manquerait pas de rejaillir sur M. de Trélon-Fontaines.

Et Winter niait, n'était pas désarmé, sûr de l'impunité.

Elle ne regrettait pas ce qu'elle avait fait.... Winter—elle l'avait bien vu—avait deviné depuis longtemps qu'il avait un ennemi implacable..... mais si elle ne regrettait rien, elle sentait de nouveau son impuissance à démasquer cet infâme.....

Et une pensée la faisait tressaillir!

—Triompherait il donc, malgré tout? Maître de lui comme il l'était, sachant sans doute qu'aucune preuve derrière lui n'existait de son passé, n'étant, à coup sûr, arrangé une identité nouvelle, jouissant de revenus mystérieux qu'il dépensait en prince et qui lui assuraient une situation indépendante, n'allait-il point, par un coup d'audace, faire tourner à son avantage, auprès du général lui-même, les révélations de Marthe?

Voilà ce qu'elle craignait.

Elle ne fit point part à Robert de ses incertitudes.

—Une preuve! se demandait-elle, une preuve! Qui me la donnera?

Et dans son cœur, qu'une chose répondait:

—Ton père, seul, peut te fournir cette preuve.....

Son père!.... mais au prix de quel sacrifice?

Est-ce que, ce sacrifice, elle avait le droit de l'exiger?.....

Elle passa cette journée au milieu des angoisses.

Dans le kiosque chinois du parc de Fontenailles, un homme est étendu sur un canapé, le coude enfoncé dans un des coussins, la tête appuyée sur la main.

Cet homme, c'est Lavidry.

Il a tout entendu et il rêve.....

Cette scène a provoqué chez lui une émotion si grande qu'il a beaucoup de peine à se remettre.... Il n'a rien perdu de ces paroles.... Marthe et Winter étaient si près.... Parfois, en écoutant, il avait douté de la réalité.... Est-ce qu'il ne s'était pas endormi?.... Est-ce qu'il ne rêvait pas?.... Mais non!.... Il n'avait pas besoin de voir pour assister à toutes les impressions de cet homme qui se défendait, de cette femme qui accusait!.... Les moindres et plus subtiles inflexions de voix frappaient ses oreilles.... Quelle colère, parfois, dans ce qu'il percevait!.... Quelle haine chez la douce Marthe!.... Que d'efforts chez Winter, pour conserver son sang-froid! Et comme cela sonnait faux, cette ironie qui avait été en suprême défense!!

Que lui apprenait-on!! Pourquoi lui avait on caché tant d'horreurs! tant de scélératesse!!.... Est ce que ce n'était pas à lui, l'officier infirme, victime de ce misérable, que Marthe aurait dû tout dire!..... Devant Marthe, il niait!.. Il accusait Marthe de folie!! Devant Lavidry, mieux-il encore!....

Un moment il avait tenté de se lever... de marcher.....

Mais il était si ému qu'il était comme paralysé.... Puis, son intervention mettrait fin à cette scène.....

Et il voulait tout apprendre.....

Il ne se montra point.... Son cœur, révolté d'indignation, eut assez de force pour se contenir.... Pas une exclamation sortit sur ses lèvres frémissantes de colère, de douleur aussi!.... Non! doigts rosés, blanche montaient parfois jusqu'à ses yeux, jusqu'à ce bandeau sans lequel peut-être il pourrait voir.... sans lequel il le reconnaîtrait, le misérable qui, au Fort de la Mort, avait crié aux rebelles, en se montrant enchanté:

"Brûler les vivants!"

Qu'importe, s'il en reste aveugle pour sa vie entière!.... Il faut sauver le général tout d'abord, penser à cet honneur de soldat, si menacé!!

Et ses doigts, qu'agite toujours le même frisson, qu'agite toujours le même frisson, vont défaire le bandeau, lorsqu'il n'entend plus rien, tout à coup!.....

Marthe et Winter se sont séparés.

Winter est parti.

Il est trop tard!.....

—Trop tard pour aujourd'hui, murmure l'officier.....

Et il reste là, pensif..... attendant, en cette émotion qui le rend faible, qu'un peu de force lui revienne, afin de reprendre le chemin de Fontenailles.....

Il est longtemps à se remettre.

Enfin, il se soulève, fait quelques pas..... et péniblement!

Il bâisse la tête, profondément triste:

—Un enfant avait raison de moi! dit-il.....

Au moment où, enfin, plus fort, il se dirige vers la porte et va sortir, cette porte s'ouvre et Marthe entre.....

Au château, elle a cherché son père. Elle ne l'a pas trouvé.

Les domestiques avaient vu le vieillard se diriger lentement et à tâtons vers le parc.

Ils le lui dirent.

Elle y courut et en passant devant le kiosque elle avait pensé que son père, peut-être, était là!.....

—Père! père! dit-elle, j'étais inquiète.....

Et tout à coup elle se tait.

Une pensée lui vient, une crainte lui serre le cœur.

Lavidry a tout entendu!!

Elle veut le savoir..... Elle l'interroge.... tout en s'empressant auprès de lui, en lui prenant le bras qu'elle passe sous son bras, en l'obligeant à s'appuyer sur elle.....

—Père, vous paraissez plus fatigué et plus faible.....

—C'est vrai, Marthe, j'ai voulu faire aujourd'hui une promenade plus longue que d'habitude..... et à un certain moment, je me suis trouvé très embarrassé pour revenir.... Mes pauvres jambes ne me portaient plus.....

Et parlant très vite, pour cacher ses impressions et parce qu'il ne savait pas mentir:

—J'ai même été obligé de m'asseoir... par terre..... Je ne savais pas s'il y avait un banc de ce côté là.... J'ai cru que j'allais perdre connaissance..... J'ai attendu..... puis je suis revenu..... J'ai fini par rencontrer un kiosque..... grâce au point de repère que je connais..... et je suis entré..... je me suis couché.... Cela va mieux.....

Elle demanda en tremblant:

—Père, est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes là?

—Non, quelques minutes.... un quart d'heure tout au plus.....

Dit-il vrai?

Sur ce visage si pâle, n'y a-t-il réellement que de la fatigue, sans aucune émotion venant de ce que Lavidry aurait entendu?

—Pourquoi m'adresses-tu ces questions?

—Il y a si longtemps que vous avez quitté Fontenailles! Nous étions inquiets.....

Il sourit, sentant qu'il fallait la rassurer.

—Est-ce que c'est la première fois que je me promène ainsi?

—Mais..... mais..... mais, père, faites-moi une promesse.....

—Je veux bien.... De quoi s'agit-il, chère oraintive?

—Ne sortez jamais plus sans moi.

—Je te le promets.

Elle respira. Il lui sembla qu'un danger s'en allait.

A continuer.

1-5-8

Mêfiéchteen! Cela ne coûte qu'un cent et un cinq-huitième de cent par jour étant $6 pour 365 jour.

Faites-le prendre immédiatement, autrement vous arriverez trop tard.

Le Directory de la Ville

De la Nouvelle-Orléans pour 1894, de

SOARDS.

Renferme plus de changements qu'il y en a eu depuis vingt ans, ce qui fait que les anciens directories deviennent inutiles et que le nouveau devient indispensable.

Vu des deux survenus et des délinquants parmi nos souscripteurs, ce directory étant une publication de souscriptions exclusivement, il n'y a qu'un nombre limité en vente.

C'est une aide de valeur et sauve avec le temps de l'argent, etc.

City Directory, prix.....$6 00
Business Directory, prix. 1 00
Mappe de la Ville, Litographiée, 3 couleurs..... 50

Chacun de ces ouvrages mentionnés et demandé envoyé par express ou par la malle dans toutes les parties des Etats-Unis sur l'envoi du prix.

L. SOARDS, Editeur,

5 Commercial Place, Cote Camp.

6 mars—

EXTERNAT

Pour enfants et jeunes filles.

MELLE L. BOULIGNY

90 Avenue de l'Esplanade.

Ouverture des classes lundi 1er octobre 23 sept et 1er oct

Bureau de la Compagnie du Chemin de Fer d'Orléans.—Coin des rues White et Lehaye — Les actionnaires de cette Compagnie sont par le présent, avertis que l'assemblée générale du 15 septembre 1894, ajournée sujette à l'appel du Président, aura lieu au bureau susindiqué le LUNDI, 1er octobre 1894 à une heure de l'après-midi. Les actionnaires empêchés sont priés de se faire représenter.

L. N. PETITPAIN.

23 sept—23 29 30 —oct 1 Secrétaire.

VENTES A L'ENCAN

PAR SPEAR & ESCOFFIER

ANNONCE JUDICIAIRE.

Souliers! Cuirs! Souliers!

Charles Razza vs ses créanciers.

Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans—No 43,264.

PAR SPEAR & ESCOFFIER, Placide J. Spear, encanteur, bureau No 155 rue de la Commune, nouveau numéro 723—LUNDI, 1er octobre 1894, à 10:30 heures du matin, il sera vendu aux enchères publiques au No 52 de la rue Royale, entre les rues Douane et Bienville, en vertu de et en conformément à un ordre de l'Honorable Geo. H. Theard, Juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, daté et signé le 18 septembre 1894, pour le compte de l'affaire ci-dessus intitulée les articles et dessous à savoir:

Un lot de cuir, un lot de comptes courants, un grand assortiment de souliers, un comptoir, un bureau, un lot de fo mes, etc.

Conditions—Comptant au moment de l'adjudication.

20 sept—20 26 30—1er oct

ANNONCE JUDICIAIRE.

Deux Charmants Cottages Elevés,

Nos 93 et 95 rue Elmire, entre les rues Remparts et Bourgogne.

Succession de Michael Kauffmann.

Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans.—No 29,062.

PAR SPEAR & ESCOFFIER, PLACIDE J. SPEAR, Encanteur—Bureau No 155 (nouveau numéro 723) rue de la Commune—MARDI, 23 octobre 1894, à midi, il sera vendu à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs de la Nouvelle-Orléans, aux anciens Nos 50 et 52 de la rue Bienville, entre les rues Commune et Gravier, en vertu et conformément à un ordre de l'Hon F. A. Monroe, Juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division C, rendu le 11 septembre 1894 et signé le 17 septembre 1894, pour le compte de l'affaire ci-dessus intitulée, la propriété ci-après décrite, à savoir:

1° Un lot de terre avec les améliorations qui s'y trouvent, dans l'îlot No 287, bornant les rues Elmire, Remparts, Bourgogne et Congrès, désigné